EN UN MOT
Guerre

par Catherine ERNENS

Guerre. Des étoiles, des pierres, des nerfs. Guerre. De positions, de tranchées, de sièges. C'est la guerre. La vraie, la meurtrière, l'angoissante, se déroule contre «l'Etat islamique». Pour ce qui est des escarmouches, il suffit de rester sur le trottoir de la rue de la Loi. Ça se dispute tellement, ça cause tant, que nos militaires sont partis sans le feu vert des parlementaires. Les pilotes des F16 voulaient la clarté. Non celle de nos politiques mais celle du jour pour atterrir en Grèce. De la guerre à nos guéguerres, il y a un pas de géant, un gouffre. Prenez justement les décisions concernant nos F16 à envoyer. Qui devait en décider ? En principe, c'est toujours le brave Elio Di Rupo, bon pied bon œil de Premier ministre en affaires courantes. Mais son gouvernement semble en affaires courant d'air. Tandis qu'Elio Di Rupo, était éloigné à New York, à la tribune de l'ONU, nos négociateurs de droite sont sortis par toutes les fenêtres. Ils ont produit eux-mêmes la décision à prendre pour charger nos six F16. Comme s'ils étaient déjà au pouvoir. Ce qu'ils ne sont toujours pas puisqu'ils se font une guerre budgétaire à la vie et à la mort des recettes de l'Etat belge. Sans oublier leurs querelles, polémiques et tactiques pour obtenir les postes de ministres. Prenez le ministre de la Défense Pieter De Crem (CD&V). S'il fait du torpillage anti-PS, c'est dans l'espoir, sans doute vain, d'être renommé ministre. Les quatre partis guerroient pour parvenir à un grand accord. Ils n'ont toujours pas quitté les tranchées des «bilatérales». Comprenez : ils ne négocient toujours pas à quatre partis. En attendant, Charles Michel, toujours flanqué de Kris Peeters qui ne quitte décidément pas la formation de ce gouvernement d'une semelle, a reçu les syndicats de la police. Ces derniers n'ont pas désarmé. Mardi, ils feront la grève des procès-verbaux. Et ça, ce n'est qu'une première guerre sociale.

À LA LOUPE
Occidentaux décapités par les jihadistes

Actes revendiqués par le groupe État islamique ou ses affiliés

ARRÊT SUR IMAGE

AFP

Aller-retour Ce jeune réfugié syrien en Turquie retourne en Syrie pour aller protéger sa maison face aux attaques de l'État islamique.

2 - TE-TE / 1

L'INFO DU JOUR

La discothèque de papa, c'est terminé !

Edi - 20140926 - Jacques Duchateau

Le paysage de la nuit change : de plus en plus de choix s'offrent aux jeunes qui sortent moins en boîte.

20 %. Depuis 2004, une discothèque sur cinq a disparu en Wallonie.

Il y a de moins en moins de discothèques : en Wallonie, 1 sur 5 a disparu en 10 ans. L'heure de la reconversion et de la diversification a sonné.

• Albert JALLET

Les chiffres sont là, les discothèques et les boîtes de nuit sont de moins en moins nombreuses à animer les nuits des fêtards. Elles n'ont plus la vie aussi facile qu'avant. Une sélection «naturelle» s'opère. Pourquoi ? Phénomène irréversible ?

Étienne Dubois est le boss du Métropolis, une grosse discothèque dans la région marchoise. Il pose un regard expérimenté : *«C'est cyclique, tous les 20 ans, il y a un changement. En 85-90, on a connu le même phénomène, les gens se désintéressent des discothèques pour les festivals, pour d'autres soirées. Et puis, ils reviennent.»*

Entre les festivals et les autres loisirs, des choix s'imposent

L'homme ne nie pas non plus que la crise joue un rôle non négligeable. Rejoint par ses collègues comme Marc Ronvaux, L'Ozone et le Moulin de Solière, ou Frédéric Gendebien, le Flagrant Délire (Namur).

Les jeunes ont d'autres centres d'intérêts comme les festivals, les vacances...

Chacun dans leur style, ils rencontrent le même phénomène de tassement et avancent les mêmes explications.

«Maintenant, tout le monde organise des soirées. Des one shot. Mais ils n'ont pas les mêmes contraintes que nous rencontrons dans nos établissements. Nous sommes beaucoup plus contrôlés au niveau du personnel, du fisc... Eux, ils travaillent avec des bénévoles, sont sans doute moins suivis. Mais ces événements se multiplient.» Et prennent de la clientèle.

Certains pointent aussi le phénomène des apéros urbains, on s'y rencontre, on boit un verre, il y a de la musique et c'est moins cher.

«Les jeunes se donnent également d'autres priorités. Quand ils dépensent un budget de 500 € pour aller à Tomorrowland, c'est ce qu'ils ont en moins dans leur poche pour sortir chez nous.» On y ajoute les vacances, les smartphones...

«Il faut se démarquer»

Alors ? Les patrons de discothèques doivent se renouveler, éviter la répétition, innover, proposer des thèmes, des surprises. Frédéric Gendebien fait aussi son mea culpa : *«On distille le même style de musique partout. Tout se ressemble, il faut tenter de se démarquer à ce niveau-là aussi.»*

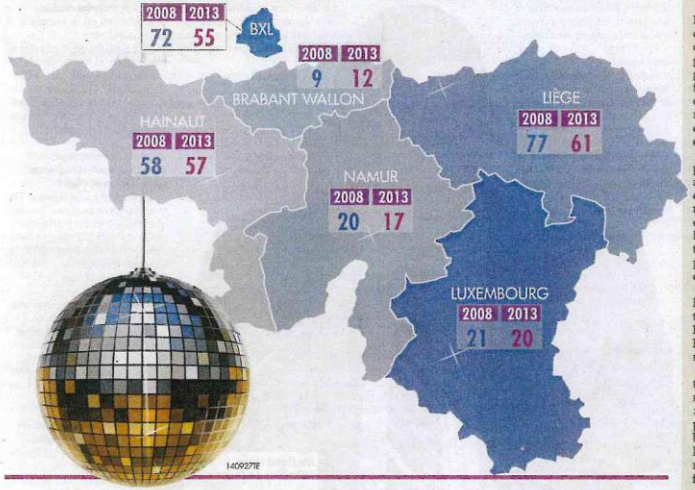
Parfois, comme Marc Ronvaux ouvrir un peu moins pendant les vacances : *«Quand on a des frais fixes et que le chiffre d'affaires baisse, il faut être vigilant.»*

Prédéric Gendebien prêche aussi pour sa chapelle : *«Mais nous avons aussi nos avantages : avec les portiers et les contrôles on assure aussi la sécurité des gens qui font la fête.»*

Les recettes envisagées : éviter la monotonie, se renouveler, créer des événements, mais aussi cibler une clientèle plus aisée... ■

10% de discothèques en moins en Wallonie en 5 ans

Ces cinq dernières années le nombre de discothèques a chuté (-11%) avec un phénomène plus marqué à Bruxelles (-23,6%) et en Wallonie (-9,7%). Avec, pour la partie wallonne, des disparités importantes selon les provinces.



Disparités régionales

Sur l'ensemble de la Belgique, le nombre de discothèques a diminué de 11 %. Ce n'est pas négligeable, mais la saignée a été bien plus forte pour les cafés, par exemple : 3 000 fermetures, soit une diminution de 27 % entre 2011 et 2013.

Mais on atteint aussi parfois ces chiffres si on analyse la situation des discothèques région par région. Ainsi, entre 2008 et 2013, la région bruxelloise a perdu 17 discothèques (-23,6 %) et la province de Liège plus de 20 %.

Les disparités régionales sont donc importantes : globalement, la Flandre (-9 %) et la Wallonie (-9,7 %) s'en tirent mieux que Bruxelles.

L'érosion dans le secteur des discothèques remonte toutefois à avant 2008. Ainsi, en 2004, le pays comptait 652 établissements. En dix ans, le pays a donc pratiquement perdu un dancefloor sur cinq (-18 %). ■ A.W.

INNOVATION

Entrer avec ses propres bouteilles

Edi - 20140926 - Jacques Duchateau

Ça va faire grincer des dents. Marc Ronvaux, L'Ozone, va lancer un projet surprenant le 10 octobre. Pour attirer des jeunes, le vendredi soir, il leur fera payer 10 € l'entrée mais les autorisera à venir avec un nombre limité de leurs propres bouteilles ! *«Après, ils pourront en acheter à l'intérieur mais au prix d'un magasin de nuit. Je réduis mes marges mais j'aurai du monde.»*

Il est parti du constat que des jeunes achètent leurs boissons et se rassemblent dans des lieux privés pour passer la soirée en écoutant de la musique. *«Alors autant que ce soit chez moi.»* ■ A.J.

RÉSEAUX

On ne drague plus en boîte

«On ne va plus en boîte pour draguer.» Fort de son expérience, Frédéric Gendebien constate. *«Ils font connaissance sur les réseaux sociaux, se donnent rendez-vous sur une terrasse, prennent un verre dans un kot...»* Mais les réseaux sociaux ont aussi de bons côtés pour les discothèques : *«Pour nous, c'est hyperefficace pour annoncer nos soirées.»* ■ A.J.

Il faut plus que la boule à facettes

• Alain WOLWERTZ

Normes sonores, coût de l'énergie, interdiction du tabac, coûts liés à la sécurité et au personnel... : la liste des éléments qui ont progressivement impacté la rentabilité des discothèques est longue, estime Thierry Neyens.

« Toutefois, les gens auront toujours besoin de s'amuser, de faire une sortie en discothèque, ajoute le président de la fédération horeca Wallonie. *Mais il est impossible aujourd'hui de rentabiliser un tel établissement en ouvrant deux fois par semaine.»*

Dès lors, même si peu de patrons de discothèques sont affiliés à sa fédération, Thierry Neyens constate que le secteur a entamé une certaine mutation. *« Certains ont anticipé en se lançant dans des concepts hybrides,* dit-il. *Ils ont investi et se sont repositionnés sur d'autres événements.»* Activités *after work* dès 17 heures, restauration, soirées à thème ou ciblant un public particulier sont quelques-unes des idées développées par certains patrons pour sortir de la traditionnelle soirée disco du samedi soir.

Edi - 20140926 - Jacques Duchateau

Le succès d'une discothèque est de plus en plus une question de management, dit Thierry Neyens.

«Le vinyle et la lampe jaune et rouge, ça ne suffit plus»

Autant de choses qui ne s'improvisent cependant pas, estime Thierry Neyens.

Bien cibler son public, définir correctement sa zone géographique d'attraction, anticiper sur les attentes de la clientèle (boissons, musique,...), offrir un service de qualité (sécurité, parking, accès...), choix du DJ, heures d'ouverture... : ce sont là autant d'éléments-clé du succès. Et qui requièrent de vraies qualités de management.

« C'est un secteur qui devient et doit devenir plus professionnel, dit le président de l'horeca wallon. *Mettre un vinyle sur la platine et allumer une lampe jaune et rouge, ça ne suffit plus. Il faut anticiper les attentes et faire les bons choix.»*

Une adaptation qui est d'autant plus importante pour les établissements décentralisés, éloignés des grandes villes où l'offre est plus importante. *« Car en province, si on parvient à développer un concept qui plaît au client, il restera beaucoup plus fidèle. Il ne prendra plus la peine de faire des dizaines de kilomètres pour aller voir ailleurs.»* ■

En France, c'est pire encore

La diminution du nombre de discothèques est encore bien plus importante en France. On y est ainsi passé de 4 000 établissements dans les années 80 à 2000 aujourd'hui. Avec un nombre de fermeture très marqué (+ de 800) entre 2008 et 2010. Une situation qui serait notamment due au durcissement des réglementations sur le tabac, l'alcoolémie ou les nuisances sonores. Autres explications, les jeunes trouvent les discothèques trop chères et préfèrent organiser leurs propres soirées. Conséquences, en France, les boîtes qui restent sur le marché de la nuit festive ont vu en moyenne leur chiffre d'affaires chuter de 30 %. A.W.